J.LACAN **gaogoa**

< >

IX-L'IDENTIFICATION

Version rue CB note

Séminaire du 28 février 1962

(->p224) (XI/1)

On peut trouver que je m'occupe ici un peu beaucoup de ce qu'on appelle - Dieu damne cette dénomination - des grand philosophes, c'est que peut-être pas eux seuls, mais eux éminemment, articulent ce qu'on peut bien appeler une recherche pathétique de ce qu'elle revienne toujours, si on sait la considérer à travers tous ses détours, ses objets plus ou moins sublimes, à ce noeud radical que j'essaie pour vous de desserrer à savoir le désir ; c'est ce que j'espère à la rechercher si vous voulez bien me suivre, rendre décisivement à sa propriété de point indépassable, indépassable au sens même que j'entends quand je vous dis que chacun de ceux qu'on peut appeler de ce nom de grand philosophe ne saurait être sur un certain point dépassé.

Je me crois en droit de m'affronter, avec votre assistance, à une telle tâche pour autant que le désir c'est notre affaire comme psychanalystes. Je me crois aussi requis de m'y attacher et de vous requérir de le faire avec moi parce ce n'est qu'à rectifier notre visée sur le désir que nous pouvons maintenir la technique analytique dans sa fonction première, le mot premier devant être entendu au sens de d'abord apparu dans 1'histoire - il n'était pas douteux au départ - une fonction de vérité. Bien sûr, c'est ce qui nous sollicite à l'interroger, cette fonction, à un niveau plus radical; c'est (->p225) (XI/2) celui que j'essaie de vous montrer en articulant pour vous ceci, qui est au fond de l'expérience analytique, que nous sommes asservis comme hommes, je veux dire comme êtres désirants, que nous le sachions ou pas, que nous croyons ou non le vouloir, à cette fonction de vérité. Car, faut-il le rappeler, les conflits, les impasses, qui sont la matière de notre presse, ne peuvent être objectivés qu'à faire intervenir dans leur jeu la place du sujet comme telle, en tant que lié comme sujet dans la structure de l'expérience. C'est là le sens de l'identification, en tant que telle elle est définie par FREUD.

Rien n'est plus exact, rien n'est plus exigeant que le calcul de la conjoncture subjective quand on en a trouvé ce que je peux appeler, au sens propre du terme, sens où il est employé dans Kant, la raison pratique. J'aime mieux l'appeler ainsi que de dire le biais opératoire, pour la raison de ce qu'implique ce terme d'opératoire depuis quelque temps : une sorte d'évitement du fond. Rappelez-vous là-dessus ce que je vous ai enseigné il y a deux ans de cette Raison Pratique en tant qu'elle intéresse le désir. Sade est plus près que Kant, encore que Sade, presque fou, si on peut dire, de sa vision, ne se comprenne qu'à être à cette occasion rapporté à la mesure de Kant comme j'ai tenté de la faire.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit, de l'analogie frappante entre l'exigence totale de la liberté de la jouissance qui est dans Sade, avec la règle universelle de la conduite kantienne. La fonction où se fonde le désir pour notre expérience rend manifeste qu'elle n'a rien à faire avec ce que (->p226) (XI/3) Kant distingue comme le Wohl, en l'opposant au Gut et au bien, disons avec le bien-être, avec l'utile. Cela nous mène à nous apercevoir que cela va plus loin que cette fonction du désir. I1 n'a rien à faire, dirai-je, en général avec ce que Kant appelle, pour le reléguer à un rang second dans les règles de la conduite, le pathologique.

Donc, pour ceux qui ne se souviennent pas bien dans quel sens Kant emploie ce terme, pour qui cela pourrait faire contre-sens, j'essaierai de le traduire en disant le protopathique, ou encore plus largement ce qu'il y a dans l'expérience d'humain trop humain,

de limites liées au commode, au confort, à la concession alimentaire. Cela va plus loin, ça va jusqu'à impliquer la soif tissulaire elle-même. N'oublions pas le rôle, la fonction que je donne à l'anorexie mentale, comme à celui dans les premiers effets où nous puissions sentir cette fonction du désir et le rôle que je lui ai donné à titre d'exemple pour illustrer la distinction du désir et du besoin.

Donc si loin d'elle commodité, confort, concession, n'irez-vous pas me dire que sans doute pas compromis puisque tout le temps nous en parlons. Mais les compromis qu'elle a à passer, cette fonction du désir, sont d'un autre ordre que ceux liés par exemple à l'existence d'une communauté fondée sur l'association vitale, puisque c'est sous cette forme que le plus commodément nous avons à évoquer, à constater, à expliquer la fonction du compromis. Vous savez bien qu'au point où nous en sommes, si nous suivons jusqu'au bout la pensée freudienne, ces compromis intéressent le rapport d'un instinct de mort (->p227) (XI/4) avec un instinct de vie, lesquels tous deux ne sont pas moins étranges à considérer dans leurs rapports dialectiques que dans leur définition.

Pour repartir, comme je fais toujours, à quelque point de chaque discours que je vous adresse hebdomadairement , je vous rappelle que cet instinct de mort n'est pas un ver rongeur, un parasite, une blessure, même pas un principe de contrariété, quelque chose comme une sorte de Yin opposé au Yang, l'élément d'alternance. C'est pour Freud nettement articulé : un principe qui enveloppe tout le détour de la vie, laquelle vie, lequel détour ne trouvent leur sens qu'à le rejoindre. Pour dire le mot, ce n'est pas sans motif de scandale que certains s'en éloignent ; car nous voilà bien sans doute retournés, revenus, malgré tous les principes positivistes, c'est vrai, à la plus absurde extrapolation à proprement parler métaphysique et au mépris de toutes les règles acquises de la prudence. L'instinct de mort dans Freud nous est présenté comme ce qui pour nous, je pense en sa place, se situe des séquelles de ce que nous appellerons ici le signifiant de la vie, puisque ce que Freud nous en dit c'est que l'essence de la vie, réinscrite dans ce cadre de l'instinct de mort, n'est rien d'autre que le dessein, nécessité par la loi du plaisir, de réaliser, de répéter le même détour toujours pour revenir à l'inanimé.

La définition de l'instinct de vie dans Freud - il n'est pas vain d'y revenir, de le réaccentuer - n'est pas moins étrange de ceci qu'il convient toujours de ressouligner (->p228) (XI/5) qu'il est réduit à l'Éros, à la libido. Observez bien ce que ça signifie. Je l'accentuerai par une comparaison tout à l' heure avec la position kantienne ; mais d'ores et déjà vous voyez ici à quel point de contact nous sommes réduits concernant la relation au corps. C'est d'un choix qu'il s'agit, et tellement évident que ceci dans la théorie vient à se matérialiser en ces figures dont il ne faut point oublier qu'à la fois elles sont nouvelles et quelles difficultés, quelles apories, voire quelles impasses elles nous opposent à les justifier, voire à les situer, à les définir exactement. Je pense que la fonction du phallus, d'être ce autour de quoi vient s'articuler cet Éros, cette libido, désigne suffisamment ce qu'ici j' entends pointer. Dans l'ensemble toutes les figures, pour reprendre le terme que je viens d'employer, que nous avons à manier concernant cet Éros, qu'est-ce qu'elles ont à faire, qu'est-ce qu'elles ont de commun par exemple pour en faire sentir la distance avec les préoccupations d'un embryologiste dont on ne peut tout de même pas dire qu'il n'a rien à faire avec lui, avec l'instinct de vie quand il s'interroge sur ce que c'est qu'un organisateur dans la croissance, dans le mécanisme de la division cellulaire, la segmentation des feuillets, la différenciation morphologique ? On s'étonne de trouver quelque part, sous la plume de Freud, que l'analyse ait menée à une quelconque découverte biologique. Cela se trouve quelquefois, autant que je me

souvienne, dans l'abri Quelle mouche l'a piqué à cet instant ? Je me demande quelle découverte biologique a été faite à la lumière de l'analyse ? Mais aussi bien, puisqu'il s'agit de pointer là la limitation, le point électif de notre contact avec le corps, en tant, bien sûr, qu'il est le support, la pré-(->p229) (XI/6)sence de cette vie, est-ce qu'il n'est pas frappant que, pour réintégrer dans nos calculs la fonction de conservation de ce corps, il faille que nous passions par l'ambiguïté de la notion du narcissisme suffisamment désignée. Je pense, pour ne point avoir à articuler autrement, à la structure même du concept

narcissique, et l'équivalence qui y est mise à la liaison à l'objet suffisamment désignée, dis-je, par l'accent mis dés l'Introduction au Narcissisme sur la fonction de la douleur, et le premier article en tant - relisez cet article excellemment traduit que la douleur n'y est pas signal de dommage mais phénomène d'autoérotisme comme il n'y a pas longtemps je rappelais dans une conversation familière, et à propos d'une expérience personnelle, à quelqu'un qui m'écoute, l'expérience qu'une douleur en efface une autre, je veux dire qu'au présent on souffre mal de deux douleurs à la fois : une prend le dessus, fait oublier l'autre comme si l'investissement libidinal, même sur le propre corps, se montrait là soumis à la même loi que j'appellerai de partialité qui motive la relation au monde des objets du désir.

La douleur n'est pas simplement, comme disent les techniciens , de sa nature exquise ; elle est privilégiée, elle peut être fétiche. Ceci pour nous mener à ce point que j'ai déjà, lors d'une récente conférence, non ici articulé qu'il est , actuel dans notre propos de mettre en cause ce que veut dire 1'organisation subjective que désigne le processus primaire, ce qu' il veut dire pour ce qui est et ce qui n'est pas de son rapport au corps. C'est là que, si je puis dire, la référence, l'analogie avec l'investigation kantienne va nous servir.

(->p230) (XI/7) Je m'excuse avec toute l'humilité qu'on voudra, auprès de ceux qui des textes kantiens on une expérience qui leur donne droit à quelque observation marginale quand je vais un peu vite dans ma référence à l'essentiel de ce que l'exploration kantienne nous apporte. Nous pouvons ici nous attarder à ces méandres peut-être par certains points aux dépens de la rigueur, mais n'est-ce pas aussi qu'à trop les suivre, nous perdions quelque chose de ce qu'ont de massif sur certains points, ses reliefs, je parle de la critique kantienne et nommément de celle dite de la Raison Pure.

Dès lors, n'ai-je pas le droit de m'en tenir pour un instant à ceci qui, pour quiconque simplement aura lu une ou deux fois avec une attention éclairée ladite Critique de la Raison Pure, ceci d'ailleurs qui n'est contesté par aucun commentateur que les catégories dites de la Raison Pure exigent assurément de fonctionner comme telles le fondement de ce qui s'appelle intuition pure, laquelle se présente comme la forme normative, je vais plus loin, obligatoire, de toutes les appréhensions sensibles. Je dis de toutes quelles qu'elles soient. C'est en cela que cette intuition qui s'ordonne en catégories de l'espace et du temps, se trouve désignée par Kant comme exclue de ce qu'on peut appeler l'originalité de l'expérience sensible, de la Sinnlichkeit, d'où seulement peut sortir, peut surgir quelque affirmation que ce soit de réalité palpable, ces affirmations de réalité n'en restant pas moins dans leur articulation soumises aux catégories de la dite Raison Pure, sans lesquelles elles ne sauraient, non pas seulement être énoncées, mais même pas être aperçues. Dés lors, tout se trouve sus-(->p231) (XI/8)pendu au principe de cette fonction dite synthétique, ce ne veut dire rien d'autre qu'unifiante, qui est, si l'on peu dire aussi, le terme commun de toutes les fonctions catégorielles, terme commun qui s'ordonne et se décompose dans le tableau fort suggestivement articulé qu'en donne Kant, ou plutôt dans les deux tableaux qu'il en donne : les formes des catégories et les formes du jugement, qui saisit qu'en droit, en tant qu'elle marque dans le rapport à la réalité la spontanéité d'un sujet, cette intuition pure est absolument exigible.

Le schème kantien, on peu arriver à le réduire à la Beharrlichkeit, à la permanence, à la tenue; dirais-je vide, mais la tenue possible de quoi que ce soit, dans le temps. Cette intuition pure en droit est absolument exigée dans Kant pour le fonctionnement catégoriel, mais après tout que l' existence d'un corps, en tant qu'il est le fondement de la sensorialité - Sinnlichkeit - , n'est pas exigible du tout, sans doute, pour ce qu'on peut articuler valablement d'un rapport à la réalité, ça ne nous mènera pas loin puisque, comme le souligne Kant, l'usage de ces catégories de l'entendement, ne concernera que ce qu'il appellera des concepts vides ; mais quand nous disons que ça ne nous mènera pas loin, c'est parce que nous sommes philosophes, et même kantiens, mais dès que nous ne le sommes plus, ce qui est le cas commun - chacun sait justement au contraire que ça mène très loin puisque tout l'effort de la philosophie consiste à contrer toute une série d'illusions de Schwarmereien comme on s'exprime dans le langage "philogophique" et particulièrement kantien ; de mauvais rêves - à la même époque, Goya nous dit : " Le Sommeil de la (->p232) (XI/9) raison engendre les

monstres" - dont les effets théologisants nous montrent bien tout le contraire, à savoir que ça mène très loin, puisque par l'intermédiaire de mille fanatismes cela mène tout simplement aux violences sanglantes ; qui continuent d'ailleurs fort tranquillement malgré la présence des philosophes à constituer, il faut bien le dire, une partie importante de la trame de l'histoire humaine.

C'est pour cela qu'il n'est point indifférent de montrer où passe effectivement la frontière de ce qui est efficace dans l'expérience malgré toutes les purifications théoriques et les rectifications morales. Il est tout à fait clair en tout cas qu'il n'y a pas lieu d'admettre pour tenable 1'Esthétique Transcendantale de Kant ; malgré ce que j'ai appelé le caractère indépassable du service qu'il nous rend dans sa critique, et j'espère le faire sentir justement de ce que je vais montrer qu'il convient de lui substituer. Parce que justement s'il convient de lui substituer quelque chose et que ça fonctionne, en conservant quelque chose de la structure qu'il a articulée, c'est cela qui prouve qu'il a au moins entrevu, qu'il a profondément entrevu la dite chose. C'est ainsi que l'esthétique kantienne n'est absolument pas tenable, pour la simple raison qu'elle est pour lui fondamentalement appuyée d'une argumentation mathématique qui tient à ce qu'on peut appeler 1'époque géométrisante de la mathématique. C'est pour autant que la géométrie euclidienne est incontestée au moment où Kant poursuit sa méditation, qu'il est soutenable pour lui qu'il y ait dans l'ordre spatio-temporel certaines évidences intuitives. Il n' est que de se baisser, que d'ouvrir son texte, pour cueillir (->p233) (XI/10) les exemples de ce qui peut paraître maintenant à un élève moyennement avancé dans l'initiation mathématique, d'immédiatement réfutable quand il nous donne comme exemple d'une évidence qui n'a même pas besoin d'être démontrée, que par deux points il ne saurait passer qu'une droite .

Chacun sait, pour autant que l'esprit s'est en somme assez facilement ployé à l'imagination, à l'intuition pure d'un espace courbe par la métaphore de la sphère, que par deux points, il peut passer beaucoup plus d'une droite, et même une infinité de droites. Quand il nous donne dans ce tableau des nichts, des riens, comme exemple du "leere Gegenstand ohne Begriff" de l'objet vide sans concept, l'exemple suivant qui est assez énorme : l'illustration d'une figure rectiligne qui n'aurait que deux côtés, voilà quelque chose qui peut sembler peut-être à Kant - et sans doute pas à tout le monde à son époque - comme l'exemple même de l'objet inexistant et par-dessus le marché impensable ; mais le moindre usage je dirais même d'une expérience de géomètre tout à fait élémentaire, la recherche du tracé que décrit un point lié à une roulante, ce qu'on appelle une cycloïde de Pascal, vous montrera qu'une figure rectiligne, pour autant qu'elle met proprement en cause la permanence du contact de deux lignes ou de deux côtés est quelque chose qui est véritablement primordial , essentiel à toute espèce de compréhension géométrique, qu'il y a bel et bien là articulation conceptuelle et même objet tout à fait définissable.

Aussi bien, même avec cette affirmation que rien n'est fécond sinon le jugement synthétique, peut-il encore après tout l'effort de logicisation de la mathématique, être (->p234) (XI/11) considéré comme sujet à raison. La prétendue infécondité du jugement analytique à priori, à savoir de ce que nous appellerons tout simplement l'usage purement combinatoire d'éléments extraits de la position première d'un certain nombre de définitions, que cet usage combinatoire ait en soi une fécondité propre, c'est ce que la critique la plus récente, la plus poussée, des fondements de l'arithmétique, par exemple, peut assurément démontrer. Qu'il y ait au dernier terme, dans le champ de la création mathématique, un résidu obligatoirement indémontrable, c'est ce à quoi sans doute la même exploration logicisante semble nous avoir conduits (le théorème de Gödel-profane-initié) avec une rigueur jusqu'ici irréfutée, mais il n'en reste pas moins que c'est par la voie de 1a démonstration formelle que cette certitude peut être acquise et, quand je dis formelle, j'entends par les procédés les plus expressément formalistes de la combinatoire logicisante.

Qu'est-ce à dire ? Est-ce pour autant que cette intuition pure, telle que pour Kant aux termes d'un progrès critique concernant les formes exigibles de la science, que cette intuition pure ne nous enseigne rien ?

Elle nous enseigne assurément de discerner sa cohérence et aussi sa disjonction possible de l'exercice justement synthétique de la fonction unifiante du terme de l'unité en tant que constituante dans toute formation catégorielle et, les ambiguïtés étant une fois montrées de cette fonction de l'unité, de nous montrer à quel choix, à quel renversement nous sommes conduits sous la sollicitation de diverses expériences.

(->p235) (XI/12) La nôtre ici évidemment seule nous importe. Mais n'est-il pas plus significatif que d'anecdotes, d'accidents, voire exploits, au point précis où on peut faire remarquer la minceur du point de conjonction entre le fonctionnement catégoriel et l'expérience sensible dans Kant, le point d'étranglement, je puis dire, où peut être soulevée la question si l'existence d'un corps, bien sûr tout à fait exigible, en fait ne pourrait pas être mise en cause dans la perspective kantienne. Quant fait qu'elle soit exigée en droit, est-ce que quelque chose n'est point fait ?

Pour vous présentifier cette question dans la situation de cet enfant perdu qu'est le cosmonaute de notre époque dans sa capsule au moment où il est dans l'état d' apesanteur, je ne m'apesantirai pas sur cette remarque que la tolérance, semble-t-il, sans doute n'a jamais été encore mise très longtemps à l'épreuve. Mais tout de même la tolérance surprenante de l'organisme à l'état d'apesanteur est tout de même faite pour nous faire poser une question, puisqu'après tout des rêveurs s'interrogent sur 1'origine de la vie - et parmi eux il y a ceux qui disent que ça s'est mis tout d'un coup à fructifier sur notre globe, mais d'autres que ça a dû venir par un germe venu des espaces astraux. Je ne saurai vous dire à quel point cette sorte de spéculation m'indiffère. Tout de même, à partir du moment où un organisme, qu'il soit humain, que ce soit celui d'un chat ou du moindre seigneur du règne vivant, semble si bien dans l'état d'apesanteur, est-ce qu'il n'est pas justement essentiel à la vie disons simplement qu'elle soit en quelque sorte dans une position d'équipollence par rapport à tout effet (->p236) (XI/12) possible du champ gravitationnel ? Bien entendu, il est toujours dans les effets de gravitation, le cosmonaute - seulement c'est une gravitation qui ne lui pèse pas. Eh bien, là où il il est dans son état d'apesanteur, enfermé comme vous le savez dans sa capsule, et plus encore soutenu, molletonné de partout par les replis de l'icelle capsule, que transporte-t-il avec lui d'une intuition pure ou pas, mais phénoménologiquement définissable de l'espace et du temps ? La question et d'autant plus intéressante que vous savez que depuis Kant nous sommes tout de même revenus là-dessus, Je veux dire que l'exploration justement qualifiée de phénoménologique nous a tout de même ramené l'attention sur le fait que ce qu'on peut appeler les dimensions naïves de l'intuition, spatiale nommément, ne sont pas même à une intuition, si purifiée qu'on le pense, si facilement réductibles et que le haut, le bas, voire la gauche conservent non seulement toute leur importance en fait, mais même en droit pour la pensée la plus critique .

Qu'est-ce qu'il lui en est advenu au Gagarine, ou au Titov, ou au Glenn, de son intuition de l'espace et du temps dans des moments où sûrement il avait, comme on dit, d'autres idées en tête ? Cela ne serait peut-être pas tout fait inintéressant pendant qu'il est là-haut d'avoir avec lui un petit dialogue phénoménologique. Dans ces expériences, naturellement on a considéré que ce n'était pas le plus urgent. On a, au reste, le temps d'y revenir. Ce que je constate, c'est que, quoi qu'il en soit de ces points sur lesquels nous quand même nous pouvons être assez pressés d'avoir des réponses de l'Erfahrung, de l' expérience, lui en tout cas cela ne l'a pas empêché d'être (->p237) (XI/14) tout à fait capable de ce que j'appellerai toucher des boutons, car il est clair, au moins pour le dernier, que l'affaire a été commandée à tel moment et même décidée de l'intérieur. I1 restait donc en pleine possession des moyens d'une combinatoire efficace. Sans doute sa raison pure était puissamment appareillée de tout un montage complexe qui faisait assurément l'efficacité dernière de l'expérience. Il n'en reste pas moins que, pour tout ce que nous pouvons supposer, et aussi loin que nous pouvons supposer, l'effet de la construction combinatoire dans , l'appareil, et même dans les apprentissages, dans les consignes ressassées dans la formation épuisante imposée au pilote lui-même, si loin que nous le supposions intégré à ce qu'on peut appeler 1'automatisme déjà construit de la machine, il suffit qu'il ait à pousser un bouton dans le bon sens et en sachant pourquoi, pour qu'il devienne extraordinairement significatif qu'un pareil exercice

de la raison combinante soit possible dans des conditions dont peut-être c'est loin d'être encore l'extrême atteint de ce que nous pouvons supposer de contrainte et de paradoxe imposé aux conditions de la motricité naturelle, mais que déjà nous pouvons voir que les choses sont poussées fort loin de ce double effet, caractérisé d'une part par la libération de la dite motricité des effets de la pesanteur, sur lesquels on peut dire que dans les conditions naturelles ce n'est pas trop dire qu'elles s'appuient sur cette motricité, et que corrélativement, les choses ne fonctionnent que pour autant que le dit sujet moteur est littéralement emprisonné, par la carapace qui seule assure la contention, au moins à tel moment du vol de l'organisme dans ce qu'on peut appeler sa solidarité élémentaire.

(->p238) (XI/15) Voici donc ce corps devenu si je puis dire une sorte de mollusque, mais arraché à son implantation végétative. Cette carapace devient une garantie si dominante du maintien de cette solidarité, de cette unité, qu'on n'est pas loin de saisir que c'est en elle en fin de compte qu'elle consiste, qu'on voit là en une sorte de relation extériorisée de la fonction de cette unité comme véritable contenant de ce qu'on peut appeler la pulpe vivante. Le contraste de cette position corporelle avec cette pure fonction de machine à raisonner, cette raison pure qui reste tout ce qu'il y a d'efficace et tout ce dont nous attendons une efficacité quelconque à l'intérieur, est bien là quelque chose d'exemplaire qui donne toute son importance à la question que j'ai posée tout à l'heure de la conservation ou non de l'intuition spatio-temporelle, au sens où je l'ai suffisamment appuyée de ce que j'appellerai la fausse géométrie du temps de Kant. Est-ce qu'elle est, cette intuition, toujours là ? J'ai une grande tendance à penser qu'elle est toujours là.

Elle est toujours là, cette fausse géométrie, aussi bête et aussi idiote, parce qu'elle est effectivement produite comme une sorte de reflet de l'activité combinante, mais reflet qui n'est pas moins réfutable. Car comme l'expérience de la méditation des mathématiciens l'a prouvé, sur ce sol, nous ne sommes pas moins arrachés à la pesanteur que dans l'endroit là haut où nous suivons notre cosmonaute. En d'autres termes que cette intuition prétendue pure est sortie de l'illusion de leurres attachés à la fonction combinatoire, elle-même tout à fait possible à dissiper même si elle s'avère plus ou moins tenace, elle n'est, si je puis dire, que l'ombre d'une ombre.

(->p239) (XI/16) Mais bien sûr, pour pouvoir affirmer cela, il faut avoir fondé le nombre lui-même ailleurs que dans cette intuition. Au reste, à supposer que notre cosmonaute ne le conserve pas, cette intuition euclidienne de l'espace, et celle beaucoup plus discutable encore du temps qui lui est appendue dans Kant, à savoir quelque chose qui peut se projeter sur une ligne, qu'est-ce que ça prouvera ? Ca prouvera simplement qu'il est tout de même capable d'appuyer correctement sur les boutons sans recourir à leur schématisme, ça prouvera simplement que ce qui est d'ores et déjà réfutable ici est réfuté là-haut dans l'intuition elle-même, ce qui, vous me le direz, réduit peut-être un peu la portée de la question que nous avons à lui poser.

Et c'est bien pour cela qu'il y a d'autres questions plus importantes à lui poser, qui sont justement les nôtres, et particulièrement celle-ci : ce que devient dans l'état d'apesanteur une pulsion sexuelle qui a l'habitude de se manifester en ayant l'air d'aller contre, et si le fait qu'il soit entièrement collé à l'intérieur d'une machine - j'entends au sens matériel du mot - qui incarne, manifeste d'une façon si évidente le phantasme phallique, ne l'aliène pas particulièrement à son rapport avec les fonctions d'apesanteur naturelle au désir mâle. Voilà une autre question dans laquelle je crois que nous avons tout à fait légitimement notre nez à mettre.

Pour revenir sur le nombre, dont il peut vous étonner que j'en fasse un élément si évidemment détaché de l'intuition pure, de l'expérience sensible je ne vais pas ici vous faire un séminaire sur les "Foundations of arithmetica" titre (->p240) (XI/17) anglais de Frege auquel je vous prie de vous reporter parce que c'est un livre aussi fascinant que les chroniques martiennes où vous verrez qu'il est en tout cas évident qu'il n'y a aucune déduction empirique possible de la fonction du nombre, mais que, comme je n'ai pas l'intention de vous faire un cours sur ce sujet, je me contenterai, parce que c'est dans notre propos, de

vous faire remarquer que par exemple les cinq points ainsi disposés

que vous pouvez voir sur la face d'un dé, c'est bien une figure qui peut symboliser le nombre cinq, mais que vous auriez tout à fait tort de croire que d'aucune façon le nombre cinq soit donné par cette figure. Comme je ne désire pas vous fatiguer à vous faire des détours infinis, je pense que le plus court est de vous faire imaginer une expérience de conditionnement que vous seriez en train de poursuivre sur un animal.

C'est assez fréquent, pour voir expérimentée cette faculté de discernement, à cet animal, dans telle situation constituée de buts atteindre, que vous lui donniez des formes diverses. Supposez qu'à côté de cette disposition, chose qui constitue une figure, vous n'attendrez en aucun cas et d'aucun animal qu'il réagisse de la même façon à la figure suivante, qui est pourtant aussi un cinq, ou à celle-ci qui ne l'est pas moins, à savoir la forme du pentagone (schéma) :

Si jamais un animal réagissait de la même façon à ces trois figures, eh bien, vous seriez stupéfaits, et très précisément pour la raison que vous seriez alors absolument convaincus que l'animal sait compter. Or, vous savez qu'il ne sait pas compter. Cela n'est pas une preuve de l'origine non empirique de la fonction du nombre. Je vous le répète : ceci mérite une (->p241) (XI/18) discussion détaillée, dont après tout la seule raison vraie, sensée, sérieuse que j'ai de vous conseiller vivement de vous y intéresser, est qu'il est surprenant de voir à quel point peu de mathématiciens, encore que ce ne soit bien entendu que des mathématiciens qui les aient bien traités, s'y intéressent vraiment. Ce sera donc de votre part, si vous vous y intéressez, une oeuvre de miséricorde : visiter les malades, s'intéresser aux questions peu intéressantes, est-ce que ce n'est pas aussi par quelque côté notre fonction ? Vous y verrez qu'en tout cas l'unité et le zéro, si importants pour toute constitution rationnelle du nombre, sont ce qu'il y a de résistants, bien sûr, à toute tentative d'une genèse expérimentale du nombre, et tout spécialement si l'on entend donner une définition homogène du nombre comme tel, réduisant à néant toutes les genèses qu'on peut tenter de donner du nombre à partir d'une collection et de l'abstraction de la différence à partir de diversité. Ici prend sa valeur le fait que j'ai été amené, par le droit fil de la progression freudienne, à articuler d'une façon qui m'a paru nécessaire la fonction du trait unaire, en tant qu'elle fait apparaître la genèse de la différence dans une opération qu'on peut dire se situer dans la ligne d'une simplification toujours accrue, que c'est dans une visée qui est celle qui aboutit à la ligne de bâtons, c'est-à-dire à la répétition de 1'apparemment identique qu'est créé, dégagé, ce que j'appelle, non pas le symbole, mais l'entrée dans le réel comme signifiant inscrit - et c'est là ce que veut dire le terme de primauté - de l'écriture. L'entrée dans le

réel, c'est la forme de ce trait répété par le chasseur primitif de la différence absolue en tant qu'elle est là. (->p242) (XI/19) Aussi, bien vous n'aurez pas de peine - vous les trouverez à la lecture de Frege, encore que Frege ne s'engage pas dans cette voie, faute d'une théorie suffisante du signifiant - à trouver dans le texte de Frege que les meilleurs analystes mathématiciens de 1a fonction de l'unité, nommément Givon et Schröder, ont mis exactement l'accent de la même façon que je le fais, sur la fonction du trait unaire.

Voilà ce qui me fait dire que ce que nous avons ici à articuler, c'est qu'à renverser, si je puis dire, la polarité de cette fonction de l'unité, à abandonner l'unité unifiante , l'Einheit, pour 1'unité distinctive, 1'Enxigkeit, je vous mène au point de poser la question de définir, d'articuler pas à pas, la solidarité du statut du sujet en tant que lié à ce trait unaire avec le fait que ce sujet est constitué dans sa structure où la pulsion sexuelle entre toutes les afférences du corps a sa fonction privilégiée. Sur le premier fait, la liaison du sujet à ce trait unaire, je vais mettre aujourd'hui le point final, considérant la voie suffisamment articulée en vous rappelant que ce fait si important dans notre expérience, mis en avant par Freud de ce qu'il appelle narcissisme des petites différences, c'est la même chose que ce que j'appelle la fonction du trait unaire ; car ce n'est rien d'autre que le fait que c'est à partir d'une petite différence -et dire petite différence cela ne veut rien dire d'autre que cette différence absolue dont je vous parle, cette différence détachée de toute comparaison possible - c'est à partir de cette petite différence, en tant qu'elle est la même chose que le grand I, l'Idéal du moi, que peut s'accommoder toute visée narcissique ; le sujet consti-(->p243) (XI/20)tué ou non comme porteur de ce trait unaire, c'est ce qui permet de faire aujourd'hui notre premier pas dans ce qui constituera l'objet de notre leçon suivante, à savoir la reprise des fonctions privation, frustration, castration.

C'est à les reprendre d'abord que nous pourrons entrevoir où et comment se pose la question du rapport du monde signifiant avec ce que nous appelons pulsion sexuelle, à savoir privilège, prévalence de la fonction érotique du corps dans constitution du sujet. Abordons-la un petit peu, mordillons-la cette question, en partant de la privation, parce que c'est plus simple. I1 y a du moins a dans le monde, il y a un objet qui manque à sa place, de qui est bien la conception la plus absurde du monde si l'on donne son sens au mot Réel. Qu'est-ce qui peut bien manquer dans le Réel ?

Aussi bien est-ce en raison de la diffículté de cette question que vous voyez encore, dans Kant, traîner, si je puis dire, bien au-delà donc de l'intuition pure, tous ces vieux restes qui l'entravent de théologie, et sous le nom de conception cosmologique, "In mundo non est casus", nous rappelle-t-il : rien de casuel, d'occasionnel. "In mundo non est fato" : rien n'est d'une fatalité qui serait au-delà d'une nécessité rationnelle ; "In mundo non est fatum" : il n'y a point de saut ; "In mundo non est hiatus", et le grand réfutateur des imprudences métaphysiques prend à son compte ces quatre dénégations, dont je vous demande, si dans la perspective qui est la nôtre, elles peuvent apparaître autre chose que le statut même inversé de ce à quoi nous avons toujours affaire à des cas, au sens propre du terme, à un fatum à proprement parler, puisque notre (->p244) (XI/21) inconscient est oracle, à autant de hiatus qu'il y a de signifiants distincts, à autant de sauts qu'il se produit de métonymies. C'est parce qu'il y a un sujet qui se marque lui-même ou non du trait unaire qui est un ou moins un, qu'il peut y avoir un moins a, que le sujet peut s'identifier à la petite balle du petit fils de Freud et spécialement dans la connotation de son manque : il n'y a pas, ens privativum. Bien sûr, il y a un vide et c'est de là que va partir le sujet : leere Gegenstand ohne Begriff.

Des quatre définition du rien, que donne Kant et que nous reprendrons la prochaine fois, c'est la seule qui se tient avec rigueur : il a là un rien. Observez que dans le tableau que je vous ai donné en trois termes, castration, frustration, privation, la contre-partie, l'agent possible, le sujet à proprement parler imaginaire d'où peut découler la privation, l' énonciation de la privation c'est le sujet de la toute puissance imaginaire, c'est-à-dire de l'image inversée de l'impuissance. Ens rationis : leere Begriff ohne Gegenstand, pur concept de la possibilité. Voici le cadre où se situe et apparaît l'ens privativum. Kant sans doute ne

manque pas d'ironiser sur l'usage purement formel de la formule qui semble aller de soi : tout réel est possible. Qui dira le contraire ? Forcément. Et il fait le pas plus loin en nous faisant remarquer que : donc quelque réel est possible, mais que ça peut vouloir dire aussi que quelque possible n'est pas réel, qu'il y a du possible qui n'est pas réel ; non moins sans doute l'abus philosophique qui peut en être fait est ici par Kant énoncé. Ce qui nous importe, c'est de nous apercevoir que le possible dont il s'agit, (->p245) (XI/22) ce n'est que le possible du sujet. Seul le sujet peut être ce réel négativé d'un possible qui n'est pas réel. Le moins 1 constitutif de l'ens privativum, nous le voyons ainsi lié à la structure la plus primitive de notre expérience de l'inconscient, pour autant qu'elle est celle non pas de l'interdit, ni du dit que non, mais du non-dit, du point où le sujet n'est plus là pour dire s'il n'est plus maître de cette identification au 1, ou de cette absence soudaine du qui, vous le remarquez, ici trouve sa force et sa racine ; la possibilité du fatum, casus, saltus, hiatus est justement ce en quoi j'espère dès la prochaine séance vous montrer quelle autre forme d'érudition pure et même spatiale est spécialement intéressée à la fonction de la surface. Pour autant que je la crois capitale, primordiale, essentielle ; à toute articulation du sujet que nous pourrons formuler.

note: bien que relu, si vous découvrez des erreurs manifestes dans ce séminaire, ou si vous souhaitez une précision sur le texte, je vous remercie par avance de m'adresser un émail. Haut de Page

commentaire relu et corrigé en août 2002